

Prologue
LE SYNDROME DU GRAND MEAULNES

Tandis que l'histoire est en train de s'écrire malgré lui, le monde s'accroche aux idéaux d'un siècle qui n'est plus. Rejetant les augures qui assombrissent son horizon, l'homme a si faim de plaisirs et de projets qu'il en perd le sens des réalités tragiques dont il est la cible. Jusqu'à nier qu'il est sur le point de tout perdre et d'engager l'innocence des générations futures.



Lorsque le 15 avril 1912 le *Titanic* sombre au large de Terre-Neuve¹, le monde en conclut que l'heure est venue de se payer de cet échec. Aussi, moins d'un an plus tard, le Reich lance-t-il une flotte commerciale destinée à jouer le premier rôle. Dans le siècle naissant, Guillaume II veut être le premier à cueillir les fruits de cette stratégie, et va s'en donner les moyens.

En ce printemps 1913, rares sont les chancelleries qui s'en inquiètent. À les écouter, l'empereur n'a pas de velléité belliciste et ses objectifs d'expansion sont exclusivement économiques. Sa place dans le concert des nations, qui doit asseoir sa suprématie internationale, passe par son industrie

1. Voir, du même auteur, *Il était une fois le Titanic: 37 secondes pour changer le cours de l'Histoire*, L'Archipel, 2012.

et ses exportations et l'on ne voit rien de plus normal à cette politique, pas même le fait qu'elle soit appuyée par une industrialisation militaire encore jamais égalée. La paix règne partout et l'on n'imagine aucun bouleversement majeur pour la décennie. On pense que le monde est bien calé sur son axe, et la guerre est une notion d'un autre âge dans le souvenir duquel on ne puise pas de leçon. « Toute l'Europe éclairée offre à cette époque un tableau de prospérité débordante et des raffinements de bien-être qu'elle n'a jamais connus jusqu'ici, relève Georges Wagnière dans ses "notes et souvenirs". Les frontières s'ouvrent accueillantes, poursuit-il. On fait le tour du monde sans passeport. Le commerce d'un pays à l'autre n'est soumis à aucune des insupportables entraves qui faussent les rouages économiques et paralysent les relations entre les États. On peut à juste titre parler de progrès dans la civilisation¹. » Nul n'imagine l'effroyable spectacle de meurtre et d'horreur qui va naître de cette description idyllique.

Le monde est en effet fondé à croire dans un avenir prometteur. C'est le syndrome du « Grand Meaulnes », le triomphe de la jeunesse, et tout concourt à la concrétisation d'un bonheur annoncé. « J'aime ce siècle qui commence, qui porte mes espérances, qui sera le mien », dit le narrateur du récit que Philippe Besson consacre aux fragiles bonheurs de l'époque². Alain-Fournier a vingt-sept ans lorsqu'il publie le rêve attendu par toute une génération : celui d'un univers de vœux pieux, dont elle a faim des fruits mûrs et de la mystique. Mais ce viatique tant espéré n'est qu'un état d'âme né loin des contingences

1. Georges Wagnière, *La Suisse et la Grande Guerre*, Lausanne, Payot, 1938.

2. Philippe Besson, *En l'absence des hommes*, Julliard, 2001.

de l'histoire. Ici, la réalité du monde est évacuée d'un revers de main par une jeunesse qui refuse de consentir au sacrifice. Alain-Fournier pressent cette ambiguïté des sentiments et fait d'Augustin Meaulnes, son héros, l'otage du monde des adultes. Conscient de son déni de réalisme, il écrit à l'éditeur qu'il sollicite pour une nouvelle édition que son livre plaît beaucoup aux enfants... mais qu'il a de quoi les dérouter¹!

Pour l'heure, l'ensemble des Français ne croit pas à la guerre. Le préfet de l'Yonne, Gabriel Letainturier², en mesure parfaitement l'incohérence : après quarante-cinq années sans guerre en Europe, constate-t-il en substance, on a chassé des esprits toute perspective d'affrontement militaire. Certes, depuis six mois, les Balkans se sont enflammés par deux fois, mais la paix signée récemment à Bucarest a fait taire les armes sur le terrain. Et c'est ce qui compte au regard de l'opinion, qui fait confiance au jeu des alliances pour sa sécurité. On parle peu des revendications de liberté des peuples slaves, et la répression morale que l'Autriche-Hongrie mène à leur endroit ne préoccupe guère l'Occident. Ce que les gens retiennent de ce bel été, ce sont les vœux de bonheur et de prospérité que le roi d'Angleterre George V, en visite officielle en France, vient d'adresser au président Poincaré. Cet augure de félicité se concrétise le 23 septembre par l'exploit d'un aviateur qui, pour la première fois, vient de traverser la Méditerranée : il s'appelle Roland Garros, et c'est sur lui que se portent tous les regards et vers lui que vont tous les

1. Fac-similé de la lettre d'Alain-Fournier, in *Le Grand Meaulnes*, édition établie par Isabelle Rivière, Lausanne, La Guilde du Livre, 1974.

2. Auteur de *Deux années d'efforts de l'Yonne pendant la guerre (août 1914-août 1916)*, Auxerre, Tridon-Gallot, 1916.

commentaires. Au music-hall, les Parisiens ont l'embarras du choix : chanteurs de charme et fantaisistes les distraient chaque soir, tout comme les comiques troupiers, qui s'en donnent à cœur joie contre l'armée qui vient de porter le service obligatoire à trois ans. Un certain Raimu, dont ce sont les débuts sur scène, fait des officiers, que la guerre oublie et rend casaniers, ses principales têtes de Turc. Dans cette mouvance iconoclaste bien française, un chansonnier¹ compose *La Madelon*, qui aura son heure de gloire dans les tranchées. On ignore ce que réserve l'existence, mais on perçoit un besoin profond de vivre.

Or si l'on est antimilitariste, ce n'est pas la patrie que l'on nie ou qu'on abjure. La détermination politique n'en est pas non plus la cause : on réfute l'armée parce qu'on ne veut pas lui abandonner sa liberté individuelle. Ce comportement est caractéristique du temps de paix, et par là tout à fait significatif pour Jean-Baptiste Duroselle : « Le simple fait pour un citoyen de devenir soldat, dit-il, aboutit à ce que sa liberté se trouve bridée de toute part². » Depuis la guerre de 1870, divers écrits hostiles à l'armée ont perpétué ce sentiment d'animosité collective, qu'à titre individuel on ne ressent pas nécessairement. Mais il est représentatif d'un état d'esprit qui se répand comme un ciment de résistance intuitif, irréfléchi. Naturel.

Si tous les jeunes gens de 1913 ne sont pas des Augustin Meaulnes prêts à danser avec l'existence, à croire en des lendemains qui chantent au risque de se marginaliser, la population manifeste le goût de la fête et des distractions qui l'éloigne des réalités politiques et sociales à mesure

1. Bach, *alias* Charles-Joseph Pasquier.

2. Jean-Baptiste Duroselle, *La Grande Guerre des Français (1914-1918)*, Perrin, 1994.

que les nuages s'accumulent aux frontières. C'est ainsi qu'on exorcise un danger virtuel, que l'on s'arc-boute en prenant le contre-pied des événements. Avec d'autant plus de conviction que l'on craint d'aliéner sa vie, de payer un trop lourd tribut à la mort. «Au fond de soi, note Pierre Miquel, on sent bien que les temps des vaches grasses sont finies¹.» Penser à soi, se réfugier dans l'égoïsme, c'est une façon de se protéger. On repousse une échéance que l'on sent fatidique, tout en se persuadant que rien n'est joué d'avance et que la marche vers l'abîme peut toujours s'arrêter. On fait semblant de ne pas y croire. Et l'on s'ébaudit de toutes parts. Car il faut bien le dire : personne n'est prêt à subir le choc d'un retour aux contingences de la guerre. À lui payer son écot. Ce vide, qu'elle impose à tous ses suppliciés, le total effondrement des valeurs, dont parle Sigmund Freud, et la renonciation des espoirs qu'il fonde sur le siècle nouveau, le peuple français n'en veut pas. Car ce que l'on retient des promesses d'avenir, ce sont celles faites à l'orée des années 1900, lorsqu'on enterra les vieilles querelles d'antan. Les antagonismes d'un passé révolu que les discours politiques conjuraient alors sans discernement.

Cette année-là, on se trouve dans la situation chronique des charnières historiques, où l'on traîne derrière soi les conséquences d'une époque supposée consommée, dont on n'est que les héritiers présomptueux. Les innocentes victimes des apparences et de nos pressentiments, les passagers d'un navire à la pointe de la modernité, mais les otages d'un équipage sans expérience. Devant tant de candeur, l'histoire en marche trace un tout autre sillon que rien ne vient encore contrarier. « Nous ne savions rien du

1. Pierre Miquel, *Les Poilus. La France sacrifiée*, Plon, 2000.

plan allemand¹ », dira Maurice Barrès quelques années plus tard. Et d'ajouter que la crise d'adolescence dont la France a souffert durant la Belle Époque a maintenant pour effet ravageur de paralyser tout raisonnement et toute réaction.

Cette tranquillité d'esprit de la part de l'opinion conduit cette dernière à fustiger l'augmentation générale des budgets militaires, générée par une course aux armements que l'on refuse de prendre pour un avertissement solennel : on entend même dire que toute prévention de la guerre peut concourir à déstabiliser la paix². En même temps, quatorze vaisseaux de guerre entrent en service en Allemagne, alors que dans le budget de l'Empire austro-hongrois la plus grande part est faite à l'industrie militaire. Mais, à Berlin, le représentant de la France³ à la Société des Amis de la paix continue de croire au pacifisme héréditaire de l'Europe. Ne pas penser à la guerre conduit à ne pas y croire. Cette guerre, que l'on va bientôt « banaliser pour la rendre acceptable⁴ », selon l'expression de l'historien Jean-Jacques Becker, n'est décidément pas d'actualité. Pour autant, écrit quant à lui Pierre Miquel, « la France et l'Angleterre pourraient-elles empêcher l'Allemagne, devenue une grande puissance commerciale, industrielle et navale, de participer au partage du monde et à son exploitation par l'Europe⁵? ». Mais il est trop tôt pour que

1. Maurice Barrès, *L'Âme française et la guerre*, Émile-Paul, 1916; tome IV, « L'amitié des tranchées ».

2. Réponse du député travailliste britannique Snowdon au premier lord de l'Amirauté Winston Churchill, le 17 mars 1914, sur la nécessité de développer l'armement naval de la Grande-Bretagne.

3. Charles Richet.

4. Jean-Jacques Becker, *Les Français dans la guerre*, Robert Laffont, 1980.

5. P. Miquel, *La Grande Guerre*, Fayard, 1983.

l'orage éclate, alors on resserre les alliances, on augmente les budgets militaires et l'on vend des armes aux petites nations belliqueuses. La guerre a ceci de mystérieux, en dépit des facteurs qui l'annoncent, qu'elle préside à la tempête par une singulière indolence, un égarement tranquille. Parce qu'elle est « un mécanisme qui dépasse les hommes », aux dires de Jean-Baptiste Duroselle¹.

On est encore loin de céder sa liberté pour la défense de la patrie, *a fortiori* de donner à sa mort le caractère d'une entreprise idéalisée, la beauté de la philosophie. L'individualisme ambiant n'a pas encore donné naissance à cette nouvelle perception de la vie, du monde et de la guerre censée régénérer la morale individuelle et publique. L'histoire elle-même est en attente d'une transformation radicale et tous les doutes sur l'utilité de se battre n'ont pas encore trouvé leur juste cause, et leurs partisans. Néanmoins, les lecteurs d'Alain-Fournier reviendront bientôt de ce rêve éveillé : Augustin Meaulnes vit en eux ses dernières échappatoires, et l'aventure qu'il tente de réitérer lorsque tout semble s'achever dans un cul-de-sac n'est plus qu'un vœu pieux. Le syndrome du bonheur est en passe de se briser sur les accidents de l'histoire. Le temps qu'il reste à la jeunesse utopique pour concrétiser son insouciance est compté : il conduit à la perte inéluctable de ses illusions. Son retour à la réalité le poussera obligatoirement à ouvrir une boîte de Pandore dont il sera bien incapable de contrôler les conséquences. Et le romancier de conclure : « La seule joie que m'eût laissée le grand Meaulnes, je sentais bien qu'il était revenu pour me la prendre² »...

1. *La Grande Guerre des Français (1914-1918)*, *op. cit.*

2. Alain-Fournier, *Le Grand Meaulnes*, *op. cit.*

Le 22 décembre 1913, la France étudie le relèvement de la solde des militaires pour stimuler les engagements volontaires, car l'exaltation n'est pas au rendez-vous. Les discours sur la guerre que l'on rapporte comme une simple hypothèse sont improbables, très à l'écart de la vie réelle. On s'accroche à d'ultimes certitudes, à des préjugés qui s'effritent et qui déconcertent la nation tout entière sans dessiller sa crédulité. Jusqu'à ce que le drame éclate. Conduits à la bataille par la carotte et le bâton, lucides, joyeux ou graves, ils seront tous des héros de circonstance. Voici leur histoire.

1

UNE GÉNÉRATION SACRIFIÉE

(1914)

L'idée qui domine aux premiers jours de la mobilisation, c'est d'accepter la guerre pour en finir avec elle avant de reprendre le cours paisible de la vie. Aussi, le soldat part-il sur le front sans grand enthousiasme, avec juste ce qu'il faut de résolution et de patriotisme. Mais lorsque la guerre se fige sur la Marne en dépit de toute attente, il en accepte les règles parce que l'intégrité de la patrie en dépend.



Tandis que le public parisien se presse avec enthousiasme aux opéras de Wagner en ces premiers beaux jours de l'été 1914, le roi d'Angleterre, qui séjourne en France pour commémorer le dixième anniversaire de l'Entente cordiale, s'entretient des affaires du monde avec les ambassadeurs en poste à Paris. Les discussions sont franches et cordiales et tout le monde se sépare dans la bonne humeur feinte et sans fausse note diplomatique apparente.

Des fleurs fanées au bout des fusils

Mais, le 28 juin, l'histoire bascule à Sarajevo. L'archiduc d'Autriche, héritier putatif du trône de François-Joseph,

est assassiné par un activiste serbe. L'onde de choc n'atteint toutefois pas immédiatement l'opinion publique, coutumière des faits divers politiques. Aussi, considère-t-elle que cet événement n'est qu'un épiphénomène sur la scène internationale. C'est le début des vacances et les Français sont sur les plages de la Côte d'Azur, en Normandie, dans les stations de montagne et les villes d'eaux où « la vie mondaine a pris son train d'été », note Pierre Miquel¹. La France est assoupie dans sa léthargie saisonnière. Ce n'est toutefois pas le cas dans les chancelleries, où cet événement est pris au sérieux. Dans la poudrière des Balkans, la moindre étincelle peut avoir des conséquences irréparables. Le geste meurtrier de Gavrilo Princip, un lycéen de dix-neuf ans mû par l'idée de venger les Serbes de l'oppression austro-hongroise, n'engage pas en effet que ses convictions personnelles. La constitution d'un grand État slave étant partagée par une majorité des populations bosniaques, croates et serbes très hostiles à l'empire dont ils dépendent, c'est un signal fort que vient de lancer le jeune terroriste. Dans cet environnement, le nationalisme y est ouvertement perceptible et les menaces de sécession sont patentes. C'est dans le but d'apaiser la dissidence que François-Joseph avait envoyé l'archiduc François-Ferdinand, inspecteur des forces armées de l'Empire, en visite officielle dans la capitale bosniaque.

Ce dimanche-là, tandis que la nouvelle vient d'être rendue publique, un témoin britannique, George Malcolm Thomson, se trouve à l'hippodrome de Longchamp pour assister à la course la plus dotée de l'année. Il n'y a pas un nuage dans le ciel et les tenues des Parisiennes habillées par Paul Poiret chatoient sous les grands arbres en lisière

1. *La Grande Guerre, op. cit.*

des pelouses. « La foule y est à la fois si désœuvrée et si occupée, écrit-il, que peu de spectateurs ont remarqué, juste avant quatre heures, au moment où le starter s'apprête à donner le signal aux jockeys, un membre de l'entourage du président de la République remettre à M. Poincaré une dépêche de l'agence Havas¹. » Le président la lit et, sans faire apparaître la moindre émotion, la tend au comte Szecsen, ambassadeur d'Autriche-Hongrie, assis tout près de lui. L'humanité est en train de perdre son innocence, violée par l'histoire. Elle n'en prendra réellement conscience que quelques semaines plus tard, mais à cette heure personne encore n'est au chevet du monde à lui prendre le pouls. Hormis dans le secret de certains cabinets, où l'on s'efforce de ne pas croire au pire.

Chacun se rappellera ce qu'il faisait en ce chaud après-midi de juin. L'écrivain Paul Géraudy est alors en villégiature en Touraine. Il se souvient d'une partie de tennis avec des amis, au nombre desquels se trouvait une fort jolie femme. Ils ont joué jusqu'à la tombée du soir, « jusqu'au moment où l'œil hésite sur les contours flous de la balle, où la luminosité pâle des choses blanches fait encore illusion et permet de croire au jour² », écrira-t-il en maniant habilement le symbole.

Quinze jours plus tard, le président Poincaré est accueilli à Cronstadt par l'empereur Nicolas II, qu'il assure de la parfaite convergence de vue que la France entretient avec la Russie. Ce qui conduit l'Allemagne à soutenir l'ultimatum autrichien, et sa rupture avec Belgrade, le 25 juillet. La crise n'est pas tout à fait consommée, mais elle en prend

1. George M. Thomson, ... *et ce fut la Grande Guerre (24 juillet-4 août 1914)*, Robert Laffont, 1964.

2. Paul Géraudy, *La Guerre, Madame...*, Crès, 1922.

le chemin. À Paris comme à Londres, on s'avise que Berlin va profiter de la dégradation politique et des alliances pour afficher ouvertement ses intentions expansionnistes, et le bellicisme qui s'en nourrit. Et l'opinion publique allemande devenue nationaliste de s'enthousiasmer pour cette croisade, à l'instar de l'écrivain Thomas Mann : « Seuls les ennemis de la raison s'opposent à une guerre qui laissera l'Allemagne plus forte, plus fière, plus libre et plus heureuse¹ », scande l'admirateur de Wagner, qui vient de publier *La Mort à Venise*. Quant à l'écrivain Stefan Zweig, natif de Vienne, il déclare avoir été transporté de fierté par la majesté d'une population levée tout entière à l'unisson de l'Empire, en dépit de sa haine et de son aversion philosophique pour la guerre. Et d'ajouter que jamais il n'aurait voulu manquer d'y participer !

Un mois après l'attentat, l'Autriche-Hongrie entre en guerre contre la Serbie dans le but de mater ses velléités de sécession. Les ponts sur le Danube sont coupés et les canons autrichiens bombardent Belgrade le lendemain. L'étincelle tant redoutée a jailli sans crier gare, et l'on va tenter pendant quelques jours encore de circonscrire un feu que plus personne n'est en mesure d'étouffer. Entre le 28 et le 31 juillet, l'Empire austro-hongrois déclare officiellement la guerre à la Serbie, la Russie mobilise et le Reich de Guillaume II lance un ultimatum à la France. En Belgique, Albert I^{er}, craignant pour la neutralité de son royaume, convoque le Conseil des ministres et décrète la mobilisation générale pour parer à toute éventualité d'invasion. Ce qui n'empêchera pas un demi-million d'hommes

1. Cité par J. M. Winter, *La Première Guerre mondiale. L'éclatement d'un monde*, Sélection du Reader's Digest, 1990 pour l'édition française.

en armes de violer sa frontière quatre jours plus tard et d'occuper le pays au bout de quelques semaines. Avec un seul objectif : déferler sur la France, qui mobilise à son tour le 1^{er} août, soit deux jours avant que l'Allemagne ne lui déclare à son tour la guerre. Le 4 août, Jean Jaurès tombe sous les balles d'un étudiant de vingt-quatre ans, Raoul Villain. Le geste de ce militariste fanatique déclenche une réprobation unanime dans l'opinion, qui a pour conséquence de sceller l'union sacrée des Français dans la défense du territoire national.

Les faux-semblants du siècle sont tombés : l'avenir de plusieurs générations est maintenant mis aux enchères de l'histoire. De Belfort où il est cantonné depuis la mobilisation générale, le soldat de 2^e classe Émile Navaizard, vigneron à Romanèche-Thorins dans le Beaujolais, écrit à sa chère Marie en date du 5 août : « On entend le canon, mais tout ça ne désespère pas la troupe [...]. Ne te fais pas de mauvais sang, nous reviendrons glorieux¹. » Il ne pense pas qu'avec ses camarades ils resteront au dépôt bien longtemps, mais il rassure sa femme sur l'avenir et lui demande de transmettre le message à sa mère et à leurs proches parents et amis.

Incorporé au 171^e régiment d'infanterie, Émile vient d'avoir trente ans. Marié depuis deux ans, il accumulera les lettres et les cartes postales à sa jeune épouse jusque dans les périodes les plus difficiles de la guerre des tranchées, dont

1. Émile Navaizard naît le 4 décembre 1883 à Saint-Christophe dans le Rhône, de Jean-Marie Navaizard et Marie-Louise Tribolet. Il épouse Marie Corsin à Émeringes, dans le Rhône, le 6 janvier 1912. À la mobilisation, le couple habite le quartier La Pierre à Romanèche-Thorins. La correspondance à laquelle nous nous référons comprend un lot de dix-huit lettres et cartes postales acquis par nous en 2012.

il sera finalement victime. Dès la prise de drapeau, comme la plupart de ses camarades, il réclame à sa famille des vêtements et de la nourriture pour pallier les manquements de l'armée. Le 8 août, il écrit qu'il n'a pas reçu l'équipement standard du soldat, tandis qu'on annonce le prochain départ de son unité pour le front. Or, même s'il est conscient que bien des Français sont déjà morts ou blessés, il assure dans ses premières lettres qu'il n'est pas malheureux et surtout qu'il est en bonne santé¹. Ce qui le préoccupe en revanche, c'est le sort de ceux qu'il a laissés derrière lui, au village : il veut connaître « ce qui se passe au pays » et savoir comment sa femme se débrouille sans lui.

Jusqu'à la fin du mois de septembre, Émile Navaizard patientera au dépôt de Belfort. Dans la demi-douzaine de lettres et de cartes postales qu'il adresse à Marie durant cette période, il lui demande d'envoyer des mandats pour agrémenter son quotidien, en nourriture et en achats divers pour ses besoins réguliers. Dès lors, craignant qu'elle ne manque d'argent, il lui suggère de demander une avance à son patron. Le soldat de 2^e classe Navaizard et ses compagnons ne prennent donc connaissance des violences du front qu'à travers la presse. Mais les journaux sont censurés, et le fait qu'ils pensent être victorieux sur tous les fronts leur donne bon espoir, en dépit des revers et des hécatombes que l'on minimise. Le moral des hommes est par conséquent intact à la veille de monter se battre. Chez eux, aucune manifestation d'hostilité, point de haine

1. À cette date, c'est le cas de bon nombre de ses camarades : « Ton grand fils n'est pas malheureux, écrit à sa mère Pierre Suberviolle, de Montauban, mais ce qui lui manque, c'est cette affection que tu lui prodiguais à la maison » (lettre du 25 août 1914 postée de Saint-Dizier, in Catherine Labaume-Howard, *Lettres de la « der des der »*, Cahors, La Louve éditions, 2011).

encore pour l'Allemand, car ils ont été préservés jusqu'ici de toute confrontation directe avec l'ennemi. Ils n'ont pas eu à lutter pour leur existence, à se résigner pour survivre : le temps ne leur a pas encore été compté. De fait, pour eux, le courage militaire qu'on leur a tellement vanté est encore à la portée de tous.

Ce qui les désole, c'est de se sentir inutiles pendant que leurs familles sont privées de bras, car ils sont avant tout des hommes de la terre et les travaux des champs ne leur sont pas indifférents. L'automne venu, Émile Navaizard s'inquiétera pour la vengeance. Car avant de défendre une nation, ces hommes ont pour patrie leur famille, l'église ou la mairie, et leur lopin de terre. Les affinités profondes qui les uniront les uns aux autres, intellectuelles, morales, historiques, les énergies qui les pousseront à réaliser des exploits pour garantir leurs idéaux se développeront au fil des mois et des années. Pour sortir libres du tribunal de l'histoire.